

# Corps, médecine, santé

*Illusio*

---

**D**ans ce nouveau numéro, nous avons proposé d'interroger et d'analyser les rapports qui lient la médecine à la santé des personnes. Ces rapports ne sauraient être compris et interprétés sans que soit précisé le concept de santé dans un contexte sociopolitique qui a fortement évolué depuis la fin des années soixante. Nombre de travaux critiques avaient alors émergé, notamment ceux de Jean Ziegler, Ivan Illich et Michel Foucault (1). Dans les années quatre-vingt dix, Lucien Sfez prolongeait ces travaux en élaborant la théorie relative à la notion de santé parfaite (2), mettant particulièrement en évidence la conception d'une santé en partie aliénée au positivisme technoscientifique. En effet, l'utopie de la santé parfaite rend compte de la volonté de produire perpétuellement le vivant par le biais d'institutions scientifiques et médicales qui ont évincé toutes considérations liées au doute et à la dimension insaisissable de la vie, de la mort, de la temporalité et de la culture (3). Cette conception, qui est liée au processus moderne de réification du vivant et d'obsolescence de l'homme (4), est aujourd'hui hégémonique et dépasse largement le seul corps médical.

---

(1) Ivan Illich, *Némésis médicale. L'expropriation de la santé*, Paris, Éditions du Seuil, 1975 ; Jean Ziegler, *Les Vivants et la mort. Essai de sociologie*, Paris, Éditions du Seuil, 1975 ; Michel Foucault, *Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical*, Paris, PUF, 1963.

(2) Lucien Sfez, *La Santé parfaite. Critique d'une nouvelle utopie*, Paris, Éditions du Seuil, 1995.

(3) Voir notamment Vladimir Jankélévitch, *La Mort*, Paris, Flammarion, 1966 ; Michel Henry, *La Barbarie*, Paris, PUF, 1988 et *Auto-donation. Entretiens et conférences*, Paris, Beauchesne, 2004.

(4) Gunther Anders, *L'Obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, Paris, Encyclopédie des nuisances/Ivrea, 2002.

C'est aussi une idéologie par laquelle la société et chaque personne se saisissent du réel. Dans ces conditions, l'institution médicale, espace/temps par excellence de la rationalisation scientifique du corps vivant, est dialectiquement propice au développement du mythe du corps parfait et de la santé parfaite – par exemple avec le développement croissant des appareillages et prothèses, y compris en psychiatrie d'ailleurs, et le développement de la chirurgie esthétique. La subjectivité et la sensibilité des êtres sont ainsi malmenées, écrasées et refoulées. Elles peuvent alors s'exprimer sous des formes certainement inattendues, voire irrationnelles...

Ce numéro accueille donc des contributions traitant des manières d'encadrer, de gérer les moments de la naissance, de la maladie, de la vieillesse et de la mort, d'influer sur l'existence quotidienne des personnes de la part de l'institution médicale ou des institutions médicales. En effet, quels pouvoirs de vie et de mort (5), l'institution médicale s'autorise-t-elle ? Le désir explicite des individus ne mérite-t-il pas de retenir toute notre attention ? Ces interrogations qui posent ou reposent inévitablement la question de l'autonomie des individus vis-à-vis des institutions médicales, constituent la trame de cette nouvelle livraison d'*Illusio*.

L'institution hospitalière est présente dans les textes qui suivent, du fait qu'elle constitue le lieu et le temps de l'institution médicale, de la rencontre entre médecin et personnel, soignant et malade, mais aussi de la production et de la transmission de connaissances. Ainsi, la place et le statut épistémologique du corps (6) dans le système de formation et de recherche ont été étudiés, tant du point de vue de la recherche médicale et de l'enseignement rigoureux de la médecine dès les premières années que de celui, non moins heuristique de la vie quotidienne des étudiants, des médecins et des personnels soignants en général à l'intérieur de l'hôpital. Le problème épistémologique soulevé concerne également la question du corps de référence à partir duquel l'on découvre la médecine. Cette appréhension de la corporéité étant bien sûr déterminante du *statut du corps du malade* et donc, du *malade*. C'est aussi la place faite à la complexification des connaissances théoriques, en sciences médicales, qui a été interrogée.

Au-delà des aspects relatifs à la conception du corps, de la santé et de l'institution hospitalière, *Illusio* interroge également la manière dont la santé est aujourd'hui produite dans le contexte de la généralisation du principe marchand, spectaculaire et industriel. Si l'idéologie libérale tend à faire de la santé une préoccupation individuelle, il n'en demeure pas moins que le mode de production capitaliste qui est imposé à tous apparaît comme une nuisance souvent irréversible pour la santé des êtres vivants. La seconde partie du numéro regroupe ainsi un ensemble de textes complémentaires, multidisciplinaires, multiréférentiels afin d'interroger la société libérale qui

(5) Louis-Vincent Thomas, *Mort et pouvoir*, Paris, Payot, 1978.

(6) Michel Bernard, *Le Corps*, Paris, Éditions universitaires, 1972.

génère des situations où les individus tendent à devenir superflus dans le monde auquel ils devraient pourtant participer. Face à cette superfluité rampante, qui produit de multiples formes de vulnérabilités et de souffrances, sociales, physiques, psychiques, quelles réponses donner ? Les réponses médicales, très objectivantes, ne redoublent-elles pas les normes qui excluent et rendent vulnérables, aux dépens de la nécessité d'accorder une importance aux dimensions relationnelle et politique – et à toute la complexité qu'elles impliquent – dans la prise en charge des vulnérabilités et de souffrances sanitaires et sociales ?

Enfin, ce numéro réserve, comme à notre habitude, une large place à la critique plus spécifique de l'institution sportive – en l'occurrence à la médecine du sport et plus fondamentalement à la critique de l'idéal du *corps sain*. Ainsi, les médecins du sport, qui entretiennent un rapport particulier avec le sportif-patient, sont fascinés par la production et le culte de la performance et s'identifient souvent à une performance à laquelle ils participent fortement. Mais soignent-ils l'homme ou la performance ? Agissent-ils alors plus en tant que médecins ou en tant que préparateurs ? Quelles sont les raisons du choix de cette voie professionnelle : sont-ils, par exemple, des anciens sportifs ? Quels sont les rapports entre la médecine du sport et la médecine du travail ? Enfin, de manière générale, nous constatons souvent que, dans notre société, le sport est considéré comme une source de santé (« le sport c'est la santé », « *Mens sana in corpore sano* »). Or, qu'en est-il vraiment dans les imaginaires sociaux et dans la pratique sur les corps – que cette pratique soit développée par des sportifs amateurs ou de haute compétition ? Quels sont en effet les devenirs des corps qui sont dépendants du sport ? Autant de questions auxquelles les textes présentés dans cette dernière partie s'efforcent de répondre.

*Illusio*